

Et si les philosophes étaient enfin des femmes ?

Les cartes sont conçues pour montrer des lieux et proposer des chemins. Bien sûr, on montre les lieux qu'on connaît. S'il n'y a rien sur la carte, ce n'est pas parce qu'il n'y a rien. C'est signe peut-être qu'on ne sait pas ce qu'il peut y avoir. C'est une invitation à aller voir s'il y a quelque chose. On utilise aussi les cartes pour localiser des choses, des animaux ou des gens. Evidemment, on ne peut pas associer quelque chose à un lieu qu'on ne connaît pas ! De même qu'on ne peut pas associer rien à un lieu qu'on connaît.

Des histoires de Lépidoptères

Dans cet ordre d'idée, un exemple intéressant est fourni par une carte de la philosophie et des philosophes dont le principe est simplissime : il s'agit en effet d'associer des portraits de philosophes, épinglés sur une carte géographique, à des lieux. Les amateurs de lépidoptères font çà avec des images de ce genre d'insecte. Une épingle. Un lépidoptère. Son lieu. Une épingle, un autre lépidoptère, un autre lieu. Avec les mouches, çà marche aussi, sauf que les catégories de mouches sont si nombreuses, qu'on risque de ne plus voir la carte, ou alors, il faut une très grande carte. Pour les philosophes çà va encore ! La carte est bien couverte, avec quelques zones vierges, mais cela aurait été vrai aussi pour les baleines, les pandas ou d'autres animaux encore. Peut-être que si on y allait, pour vérifier, on trouverait des lieux qu'on ne connaissait pas et même des philosophes à associer à ces lieux. Donc le fait qu'il y ait des zones où on n'a pas pu épingler un philosophe ne nous renseigne pas sur les philosophes.

En revanche, dans cette aventure cartographique, on se trouve confronté à une singularité. Chaque fois qu'on veut fixer une lépidoptère au côté du lépidoptère initial (s'il s'agissait d'un mâle) on ne rencontre pas de difficultés. Il est des cas où, s'il s'agissait de mantes religieuses, par exemple, on n'aurait peut-être pas de parité. C'est-à-dire qu'il y aurait probablement plus de femelles que de mâles, compte tenu des mœurs de l'animal. En ce qui concerne les philosophes, la singularité est totale. Avec les philosophes mâles c'est comme avec les mouches, on noircit la carte. En revanche, si on cherche à épingler les philosophes femelles, on ne se retrouve pas avec quelques zones désertiques « normales ». C'est l'univers tout entier qui est désert. La question n'est même pas celle des lieux. Il n'y a pas d'hésitation du type « ah ! Tiens, zut ! Je ne sais pas où les épingler. Je n'ai pas de lieu ». Il y a simplement qu'on n'a rien à épingler ! La catégorie « femmes philosophes » à épingler est vide. Même pour en planter une dans le grand nord, ou au beau milieu du désert du Kalahari. S'agirait-il d'une conséquence des mœurs des philosophes mâles (voir les annotations sur les mantes religieuses) ? On ne peut vraiment pas le dire, l'anthropophagie familiale des philosophes n'étant pas un fait social reconnu.

L'énergie noire a-t-elle un rapport avec les femmes philosophes ?

Est-ce pour la raison invoquée par Nietzsche ? « La femme parfaite, a-t-il dit dans *Humain, trop humain* est un type plus élevé de l'humanité que l'homme parfait : c'est aussi quelque chose de plus rare." Belle idée. Toutefois difficile à manier car, il faudrait, au débat sur le vide de la catégorie femme philosophe, ajouter celui sur la perfection de

la femme. Les banquiers disent que « risque sur risque ne vaut », disons simplement ici que le débat est suffisamment compliqué comme ça pour ne pas chercher à en rajouter. Donc, ne retenons pas la belle formule de Nietzsche. (On notera au passage, qu'il n'indiquait rien sur les femmes philosophes mais assurait qu'il n'y avait pas de femmes chimistes.)

Essayons simplement de renverser l'argumentation. La femme ne serait-elle en matière de philosophie ce que l'énergie noire est à la physique contemporaine en pire peut-être ?... On sait qu'il y a de la matière et d'ailleurs, si on voulait l'épingler sur une carte, cela serait possible. La question est qu'il en faudrait une aux dimensions de l'univers. Mais on sait aussi qu'il y a autre chose. L'antimatière. Et même, il y aurait une matière et une énergie noire. Et ces deux-là, on ne sait pas qui ils sont et où ils se cachent. Ah ! Ah ! Ah ! Nous approchons ! D'autant plus que d'après les calculs, et là c'est un élément très intéressant pour quantifier ce qu'on devrait trouver dans la catégorie femme philosophe, cette matière et cette énergie noire seraient beaucoup plus importants que les bonnes vraies énergie et matière que tout le monde connaît.

Et si c'était la même chose pour les femmes philosophes ? On sait qu'il y a beaucoup d'hommes philosophes, et d'ailleurs on ne voit que ça, mais les calculs si on s'y livrait ne montreraient-ils pas aussi qu'il devrait y avoir des femmes philosophes et, qui plus est, en quantité bien plus importante. Il semble bien que nous approchons d'un résultat...

« T'as de beaux yeux tu sais » comme retour aux mots essentiels.

Et si tout ceci ne nous renvoyait pas à des choses très simples : on sait depuis le XIXème siècle que trop d'impôt tue l'impôt, et on sait depuis que les journalistes se sont emparés de cette expression. Ainsi, trop d'amour tuerait l'amour, trop de trop, tuerait le trop etc. etc. Et si on utilisait cette méthode simple et peu coûteuse de décrypter la société pour comprendre la présence typiquement insuffisante des femmes dans la catégorie « philosophe » et, par voie de conséquence dans la production de philosophie ? L'énoncé serait : « trop de femmes philosophes tuent la femme philosophe ». Et voilà ! Comme d'habitude, l'énoncé des questions contient les réponses. Evidemment, il ne faut pas tomber dans le simplisme, piège trop caricatural, qui nous conduirait à constater que les femmes philosophes ont disparu depuis longtemps. Comme la matière et l'énergie noire disparaissent de la circulation juste après le big bang. Evidemment que ce genre de conclusion est stupide ! Ce qu'on voudrait dire, c'est que la méthode inaugurée par « trop d'impôt tue l'impôt » évoque l'idée de saturation. Quand il y a de trop à manger on perd le goût. Quand les couleurs sont trop nombreuses et fortes on ne les distingue plus etc etc. quand il y a trop de femmes qui philosophent on ne les distingue plus. Ce qui les conduirait à choisir d'autres modes d'expression.

En ce sens, il y a des phrases emblématiques : « t'as de beaux yeux, tu sais ! » est une des phrases clefs de la pensée humaine, (Par ses yeux clairs, rendus encore plus clairs par l'art du réalisateur, Michèle Morgan dit haut et fort que la pensée n'est jamais que l'éclaircissement de la clairière...). Sa réponse audible est: « je vous aime ! ». Or on sait que « depuis que la philosophie existe comme genre littéraire, elle recrute ses partisans en écrivant sur l'amour et l'amitié, et en le faisant d'une manière contagieuse ». Pour autant a-t-on un seul instant trouvé dans les louanges sans cesse prodiguées à l'égard de ce film fondateur, un mot sur la femme philosophe ? Et la revoilà notre question de la matière noire ! La réponse de Michèle Morgan se fut-elle voulue philosophique qu'elle

eut été verbalisée ainsi : « dans vos yeux je vois mes yeux, beaux... ». Et la profondeur mise à cette pensée eût été contenue non pas dans les mots, non pas dans la réflexion des yeux par et dans les yeux, mais dans la virgule « ...mes yeux, beaux... » ainsi que dans les trois points se succédant pour interdire à la phrase de se clore.

Si donc, maintenant nous voyons très clairement que la femme philosophe est une catégorie non vide, il faut s'interroger sur les raisons qui font qu'on ne trouve rien à épingleur sur la carte. Ou dit autrement : on ne trouve que des hommes.

En effet, ou bien elles sont toutes philosophes, mais parce que ce n'est pas assez rare, la valeur de chaque unité est abaissée à la valeur de la dernière qui apparaît sur le marché, c'est-à-dire à peu de chose. La femme philosophe serait si essentiellement et communément présente à l'espèce humaine qu'on ne s'apercevrait plus de son existence, cf les exemples paradigmatiques de l'air et l'eau. Ou bien, contrariant tout ce qui vient d'être dit, (mais la vérité d'une théorie ne se trouve-t-elle dans sa falsifiabilité ?) elles sont rares à ce point qu'elles deviennent non identifiables, et que leur découverte serait comparable au phénomène très controversé de la mémoire de l'eau.... Peut-être la solution pourrait-elle être trouvée du côté des hommes.

Dans la longue nuit des savanes du Rift....

A cet instant de notre réflexion, la question suivante vaut d'être posée « les hommes sont-ils philosophes parce que comme Alexandre et le Christ, ils ne sont pas sûrs de leurs origines, parce qu'ils ont un doute sur leur père ? Du coup, ils se précipiteraient pour recréer le monde sur terre ou dans les cieux. C'est-à-dire pour le repenser ? ». C'est le prototype de la fausse question ! Les femmes aussi, pourraient légitimement avoir ce genre de doute car, comme les hommes, elles ne sont sûres que d'une chose : leur mère ! "Vénérez la maternité, le père n'est jamais qu'un hasard" s'est exclamé Nietzsche. Cette vénération suggérée par un homme qui n'a jamais raté une occasion de dire des banalités sur les femmes nous fournit peut-être un outil d'investigation.

Il est des moments où dans la poursuite d'une grande idée, dans la quête d'une grande explication, il faut savoir retenir son souffle pour, s'ouvrant à l'immensité, écouter, comme au sein d'une nuit sans lune, les histoires que le temps nous chuchote et les musiques que vibrent les commencements de l'univers. Et si, ce bruit qui nous vient du Rift, n'était pas le lointain écho d'un hurlement de détresse. Avant que d'entamer sa troisième et dernière migration, bien après que le singe fut descendu des arbres, l'homme descendu du singe descendu, découvrant son humanité d'homo humanus, se serait découvert absolument détaché du monde, comme, à l'aboutissement de la maternité, le ciseau ou le couteau ou les dents rompant le cordon, font émerger le petit être à l'altérité.

Mais pourquoi diable, cet animal d'homme se serait mis à crier sa détresse à ce moment justement où l'humanité sourdait en lui ? Et si cri. Pourquoi de détresse ? De quelle détresse s'agissait-il qu'il crut bon la crier par delà les millénaires ? Il ne faut pas tourner autour du pot trop longtemps. Les bêtes sont les bêtes et elles se contentent d'être bêtes. L'homme, de l'arbre dégringolé, via le singe descendu, s'est découvert homme, c'est-à-dire, éphémère.

Ephémère ? C'est-à-dire, sans autre rapport que passager, instantané, subreptice avec le vrai monde celui de la vie, qui se crée, qui germe et qui fleurit lentement, des jours et quelques mois durant. Considérant alors le ciel et l'univers en extension, considérant la

terre et la femme en germination, l'homme a brusquement compris qu'il ne pouvait que réduire, détruire et supprimer. Il n'était qu'un vaste jeu à somme nulle quand la femme était un jeu à somme positive. Il n'était que matière banale quand la femme était la matière noire.

Les Philosophes ne sont pas nécessairement Philosophes...

Dans ce genre de situation on n'a pas le choix si on veut survivre. Il faut expliquer à tout le monde que c'est une situation très délicate. Que sûrement, : « j'ai besoin de changer d'atmosphère.... » (Un autre de ces moments emblématiques de la pensée.) Se tirer. A ce moment de son histoire, l'homme est un peu gamin. Il n'a pas encore lu Michel Leiris et ne sait pas que plus loin on part, moins on s'échappe. Donc, le cri dont on entend encore l'écho lointain, n'est pas seulement un cri de détresse, c'est l'annonce d'un grand déplacement. Une sorte de chant du départ. L'autre façon de se tirer. La façon extérieure. Prendre une attitude très distante : on n'est pas encore parti qu'on est déjà très loin. La façon intérieure étant de s'abstraire. Départ, partition, séparation tout converge.

Et l'homme a réussi, un coup assez étonnant, laissant à imaginer qu'il entrait dans la clairière de l'être « comme s'il franchissait la porte de la gare centrale! », il s'est posé en penseur. Lui seul, souffrant et libéré, se disant loin de la forêt, ouvert à la lumière, affranchi de la gravité, lui seul donc, pouvait rendre compte du monde et de ses enjeux. C'était un beau coup dont l'artifice ne pouvait passer inaperçu « en penseur, il se poste » qui satisfait au mot-valise « imposteur ». De là, la vraie imposture de l'homme prétendant penser l'espèce et se faisant passer pour un amoureux de la pensée.

Alors, la femme philosophe ? « Nous n'échangerons pas notre mitraillette contre votre pétoire » illustre d'une façon ludique, l'opposition naturelle entre l'homme immergé dans l'éphémère, l'épisodique, l'instantané, chantre de l'« Augenblick theorie », et la femme, vivant dans la permanence, la durée, le déroulement, l'épanouissement ne serait-ce que parce qu'en elle, se récapitulent tous les temps passés et se propulsent les promesses d'avenir.

Alors, toutes les femmes philosophes ? À l'opposé des hommes qui n'acceptent pas tous la situation développée plus haut et qui, de ce fait, sont inégalement philosophes, les femmes sont toutes concernées par la maternité même si elles n'y donnent pas toutes une suite. On pourrait schématiser, en énonçant que tous les hommes ne sont pas également équipés sur le plan mental pour chercher de l'être quand toutes les femmes le sont pour en créer. Et si la philosophie a pour sujet au dessus de tous les sujets, l'Être, alors les femmes sont toutes philosophes. Syllogisme et confusion que tout ceci, car dans ce cas comment expliquer que les femmes se trouvent réduites au silence ou demeurent frappées de mutisme lorsqu'il s'agit de philosophie ?

Il faut revenir vers l'origine des espèces et leur chance de survivre. Les femmes, qui ont un rôle déterminant dans la reproduction de l'espèce humaine et qui ont à ce titre un contact étroit et permanent avec la génération de l'être, pourraient-elles se voir assigner, la pensée sur l'Être. Plus directement : la nature peut elle conférer un monopole de la création au profit de l'un des deux sexes ? La nature ne divise-t-elle pas les risques, la sélection des espèces interdisant qu'une espèce soit à la merci d'un seul de ses représentants ?

Serait-il normal que les femmes puissent faire les enfants et penser l'Être ?

Allons ! Il ne faut plus hésiter, c'est d'un peu d'audace dont nous avons ici besoin. Prenons tous les risques. « En ces rencontres périlleuses, le courage est une bonne escorte. »

Si les philosophes étaient des femmes, la question de l'Être se poserait-elle ? Ne savent-elles pas par essence où il est ? Les recherches ne sont-elles légitimes que lorsqu'elles sont relatives aux choses et aux gens dont on se sait pas où ils sont si même on sait qui ils sont ! Si on sait qui ? et où ? ils sont, que chercher ? Eh bien ! dans tout ceci il paraît qu'il y a une confusion qui est peut-être à l'origine d'une redoutable méprise. La connaissance de l'être en gestation ne donne pas de renseignements sur l'Être en essence.

Mais surtout la femme a ce redoutable honneur d'être porteuse de la question dans sa permanence. Elle est le lien entre l'émergence historique de la question et sa légitimité contemporaine. Elle fait la jonction entre cette injonction « ...comment l'homme est venu à la clairière, et comment a été produit l'éclair à la seule lumière duquel le monde, en tant que monde, a pu commencer à briller. » et cette autre « je demande comment l'homme ne cesse de venir à la clairière, et comment la lumière jaillit sans cesse de la combinaison de deux chimies, celle issue de la femme et celle issue de l'homme ? ».

« Ne faites rien en dépit de Minerve »

À la fin, la femme est absente de la carte, parce que détenant la clef des questions, dans leur continuité historique et philosophique, elle a laissé à l'homme le soin d'en décrire les lieux et les chemins, à sa convenance et selon ses frustrations. Elle avait un bon porte-plume à sa disposition. Les mutations en cours dans tous les domaines de la génération et de la génétique conduiront à un renversement des genres. C'est l'homme qui risque de disparaître de la carte.

Ce vieux dicton de la Chine antique ne dit-il pas « la carte est dessinée au hasard des chemins qu'invente le sage ».

Pascal Ordonneau